

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gonzague de REYNOLD

S. Nicolas de Flue et son temps

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 161-168

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

S. NICOLAS DE FLÛE

et son temps

Nous commettrions un anachronisme, une erreur, si nous nous obstinions à voir dans Nicolas de la Roche ou Nicolas de Sursylvanie — on traduisait ainsi, sous l'ancien régime, Fluh et Obwald — un citoyen suisse, au sens contemporain, comme qui dirait un membre du parti conservateur-catholique. Au XV^e siècle, la Suisse n'existait pas encore en tant que nation : non pas même en tant que confédération. Elle n'était qu'un système lâche d'alliances inégales et disparates. Par exemple, le pacte de 1315 — celui de 1291, moins explicite, était oublié — ne liait que les trois Waldstätten. A Lucerne, Zurich, Berne, Glaris et Zoug, les trois Waldstätten n'étaient liées que par autant de traités particuliers, dont les clauses variaient suivant les situations. En réalité, il s'agissait d'une de ces ligues que des intérêts communs avaient formées en si grand nombre dans l'Europe médiévale, particulièrement dans l'intérieur de ce Saint-Empire romain germanique que la féodalité avait morcelé, atomisé, puisqu'il comptait plus de mille membres. Les cantons en faisaient d'ailleurs encore partie, au temps de Nicolas.

Quel était donc ce temps ?

La fin d'une époque, celle de la chrétienté, pour ne plus employer ce terme de moyen âge qui, décidément, s'est usé et ne veut rien dire. Le XV^e siècle est une grande crise de l'histoire, une de ces périodes creuses au fond de laquelle vient s'abîmer un monde, au fond de laquelle aussi un nouveau monde commence de se former. De telles

périodes sont crépusculaires. La décadence y tourne à la régression, la civilisation se désagrège et la barbarie reparaît. Depuis que l'on voit se dessiner les linéaments de l'histoire — dans la préhistoire encore — les époques et les périodes creuses se sont, en alternant, succédé à un rythme toujours plus rapide. Le XV^e siècle est la cinquième, la nôtre, la sixième. Entre deux s'est déroulée l'époque moderne, celle de l'homme.

Cette cinquième période creuse est une des plus tragiques de l'histoire. Période des ruptures d'unité : celle de l'Eglise, d'abord par le grand schisme d'Occident, puis par la Réforme qui depuis longtemps s'annonçait et que Nicolas voyait venir ; — celle de la chrétienté qui, en se morcelant, fera place à l'équilibre instable des Etats et à la guerre perpétuelle ; — celle de la société féodale, dont le lien était l'accord de la noblesse et du peuple dans les mêmes croyances, pour la même fin, par le moyen des services réciproques ; — celle enfin de la civilisation, dont commence de s'évaporer l'âme chrétienne et dont le caractère européen s'efface peu à peu sous les caractères nationaux. Ces ruptures se manifestent par une série de troubles et de calamités : guerre de Cent-Ans ; anarchie en Allemagne, en Italie et en Angleterre ; invasion des Turcs ottomans qui s'emparent de Constantinople, pousseront jusqu'à Belgrade, resteront jusqu'au siège de Vienne en 1683 une menace perpétuelle pour l'Europe ; enfin, la peste noire qui lui enlève quelque vingt-cinq millions d'âmes — la moitié de sa population — à la fin du XIV^e siècle, épargne le XV^e, reparaît dans toute sa violence au début du XVI^e.

Il est facile de le comprendre : l'esprit qui régna durant cette période fut pessimiste et souvent désespéré. On perdit la joie de vivre, la confiance même dans la vie. Le goût de la mort et de la souffrance, le déséquilibre mental : autant de signes que le monde est malade, qu'il s'épuise psychologiquement.

Lassitude, inquiétude : ce sont les deux symptômes les plus apparents. Ils affectent les nerfs et les cerveaux. Un monde est fini, il ne peut plus être sauvé ; les événements



Médailon gravé à l'effigie de Nicolas de Flüe
(dans la famille de Techtermann, Fribourg)

Cliché de l'Imprimerie Brügger, Meiringen

Seigneur, ôtez de moi
ce qui m'éloigne de vous
Seigneur, donnez-moi
ce qui m'approche de vous !

sont dirigés par une fatalité contre laquelle il est vain d'arquer les reins et de roidir les bras. Une civilisation s'épuise, vidée de toute sa substance : il n'en reste que des formules, cosses qui ne nourrissent plus les esprits, et tout un poids mort de notions acquises, d'expériences faites, d'illusions perdues. Mais, si chacun se rend bien compte qu'un monde, une civilisation, une société sont en train de pourrir, nul encore ne voit poindre l'aube d'un monde nouveau. Voilà pourquoi après la lassitude, c'est l'inquiétude. Elle prend la forme du mécontentement général et de l'ennui. L'ironie amère; les grosses gâtés, populacières et bruyantes, bouffonnes et obscènes ; puis le scepticisme triste, le désespoir silencieux, la résignation inerte ; enfin, par intermittences, des spasmes, des convulsions, des crises de haine, de destruction, d'anarchie.

Le pire, c'est que la foi manque, Et les hommes manquent aussi. On constate un affaiblissement des volontés, un abaissement des caractères. Dans le désordre et le désastre universels, chacun ne pense qu'à soi, à se sauver, lui et les siens, ou à profiter des circonstances. De là un égoïsme âpre et cruel, un matérialisme dont la vague recouvre tout de son écume, même les choses les plus sacrées. Puisqu'il n'y a plus rien à faire, jouissons de notre reste ; rejetons les vieilles idées avec les vieux habits, la morale avec les lois, et amusons-nous : aussi bien serons-nous, ce soir, éborgés par un soudard, ou étouffés par la peste noire, cette nuit.

On assiste au symptôme final des grandes décadences : la dissociation de la personne humaine. Toute époque saine, toute civilisation complète créent un type d'homme achevé, dont les facultés, celles de l'esprit et celles du corps, sont en équilibre. Ce type sert de modèle à la société. Il fut, durant le grand moyen âge, le chevalier. Mais le chevalier, fort de corps, sain d'esprit et noble d'âme, le chevalier cultivé par l'amour courtois et l'éducation religieuse, le chevalier, redresseur de torts et gendarme de Dieu, voici qu'au XV^e siècle il n'est plus qu'un sportif en quête de prouesses inutiles, un aventurier en quête de bonnes fortunes, un individualiste indiscipliné et anarchisant, un dégénéré que l'on tourne en ridicule, un être anachronique dans un monde où, n'ayant plus de mission, il ne joue plus de rôle.

Le XV^e siècle, c'est sœur Anne au sommet de sa tour, qui regarde et ne voit rien venir : sœur Anne est une création de ce temps. Alors, comme toute cette activité, cette agitation sans but, se dévore soi-même ; comme tous ces plaisirs, ce bruit, ce luxe de mauvais goût, ces grosses joies, des grand'chères, ces folles vies fatiguent, écœurent, avilissent ; comme rien ni personne n'est en sécurité, voici que surgit de partout l'idée fixe, l'image de la mort.

L'idée de la mort inspire toute la littérature, chansons et sermons, farces et mystères. « C'est, dit Gustave Lan-son, l'idée de la mort qui, sous le poids écrasant des misères, dans l'anarchie morale et religieuse, s'exaspère en un sentiment aigu de l'anéantissement de la chair. La mort, idée centrale du dogme chrétien, se détache de plus en plus de toutes les croyances qui lui donnent sa haute moralité et sa vertu consolante pour devenir une horreur matérialiste de la fin fatalement assignée aux voluptés égoïstes : terreur des grands, des riches, de tous ceux qui ont et qui jouissent, revanche des petits, des meurt-de-faim, de ceux qui manquent et qui souffrent, dont elle adoucit le désespoir par la satisfaction qu'elle donne à leur férocité égalitaire, la mort inexorable, universelle est un thème que tous les écrivains représentent à leur tour : lieu commun, sans doute, mais lieu commun non banal, où déborde la pensée intime, obsédante de chaque âme. »

L'idée de la mort inspire et transforme l'art, l'iconographie, la liturgie, la religion. Au christianisme idéalisé, immatériel, suave et spiritualiste du XIII^e siècle, qui enseigne par la représentation du trépas l'immortalité, la béatitude et le ciel, — succède un christianisme réaliste, angoissé, pathétique et macabre, qui se plaît à montrer la mort dans toute son horreur. L'art au XV^e siècle, c'est l'art des Passions où le corps du Christ apparaît dépouillé, souillé de crachats et de sang ; l'art qui invente, à côté de la Passion du Christ, celle de la Mère, et le symbole du cœur transpercé de sept glaives ; l'art des enfers, des purgatoires et des derniers jugements ; l'art surtout des tombeaux sur lesquels on voit, au lieu des élégantes et sereines figures qui semblent

dormir ou déjà s'éveiller, des cadavres en train de pourrir, dont le ventre fendu laisse sortir de longs vers — « ces longs vers qui s'acharnent toujours sur nos morts les plus chers », dira plus tard Baudelaire.

Le XV^e siècle est tout entier dans la danse macabre où la mort, souveraine du monde, ricane derrière le prie-dieu du pape, le trône du roi, le siège armorié du duc ; pénètre dans la salle de bal, conduit vers les tombes ouvertes et noires le cortège hiérarchisé d'une société agonisante, au son d'un tambour dont les baguettes sont deux os.

En de pareils moments, lorsque tout semble désespéré, lorsque manquent les hommes, Dieu suscite les saints.

De la fin du XV^e siècle jusqu'au commencement du XVI^e, les saints et les saintes se groupent en chœur au-dessus de la période creuse.

Ces saints et ces saintes, un caractère commun les unit, qui est celui de toute la vie religieuse en ce temps : ils sont des mystiques.

La haute et sereine intellectualité est un des caractères qui distinguent les périodes, très brèves toujours, où une civilisation atteint à sa plénitude. Ce fut le cas du grand moyen âge, du XI^e siècle jusque dans la première moitié du XIV^e. Ensuite, c'est à un dessèchement, à une décomposition de cette intellectualité que l'on assiste. L'harmonie doctrinale est rompue ; on entre dans l'ère des thèses contradictoires, des disputes stériles, des écoles et des hérésies. Cette stérilisation de la pensée et la politisation de l'Eglise elle-même éveillent un besoin croissant de vie spirituelle, mystique. Mais la mystique est une chose et le mysticisme en est une autre : le mysticisme exagéré, dévoyé, déséquilibré de ce temps en est la preuve. Alors, apparaissent les vrais mystiques. Ils se distinguent des faux par leur équilibre mental, leur capacité d'action et la clarté de leur vision (je ne parle point ici des visions qui diffèrent chez eux des phantasmes morbides que l'on avère chez tant d'autres).

En effet, le rôle des saints est alors de rétablir l'équilibre du monde au moment où il semblait qu'il allait se rompre. Ils le font en revêtant eux-mêmes les caractères de ce monde contemporain, mais dépouillés de ce qu'il y a

en eux d'irrationnel, d'excessif. Les saints de ces époques troublées où les meilleurs se laissent entraîner par des tendances, des engouements, des phobies, ne manifestent jamais cette hâte imprudente de sauter dans le dernier bateau, ne craignent jamais de se mettre en opposition avec le rythme arythmique et désordonné qui entraîne une société vers les abîmes. Ils ne sont point des fanatiques. Ils manifestent, au contraire, une raison supérieure, toute nimbée de sérénité. A la luminosité des décompositions phosphorescentes, ils substituent cette lumière intellectuelle toute pleine d'amour que célèbre Dante à la fin du Paradiso. Aux complications où se débattent les esprits, ils substituent sans aucun effort une admirable simplicité. On ne les voit jamais tomber dans les extrêmes. S'ils fuient le monde pour la solitude, ce n'est que pour mieux se préparer à conseiller ce monde, agir pour lui. Ces saints de la période creuse, il est artificiel de les classer. Mais je les vois qui répondent aux trois nécessités qui s'imposent alors : nécessité de la prière, nécessité du conseil et nécessité de l'action.

Saint Nicolas de Flue se place de soi-même dans le chœur. Il est un mystique. On connaît ses visions : elles ont le style des visions et des symboles que l'on rencontre chez les mystiques rhénans. Il est un intercesseur qui s'est immolé soi-même pour son peuple. Sa première intention fut bien celle de son temps : se croiser, aller au péril de sa vie prêcher l'évangile aux infidèles. Mais ce n'était point celle que Dieu avait pour lui. Dieu, en cet âge où commençaient de se former les nations modernes, voulait le maintenir au milieu de son peuple, tout près des siens. Si, dégoûté de la politique et las de disputes inutiles, Nicolas se réfugia dans la solitude, il est frappant de voir que le Ranft est au cœur de l'Unterswald, droit au-dessous de son village et de sa maison. La Providence le maintenait à portée de sa famille, de ses compatriotes pour qu'il les puisse guider et, quand viendra la crise, agir.

A sa place, qui est humble mais non cachée, Nicolas, comme tous les autres saints de cette période, est un reconstruteur de la chrétienté. A-t-on remarqué que l'on voit alors apparaître des saints nationaux ? Que l'on

pense à Jeanne d'Arc et à la France ! C'est que la grande époque de la chrétienté une et unie est terminée. Le monde nouveau qui s'annonce va s'édifier sur les nations. Il faut que chaque nation recueille sa part du grand héritage et s'organise intérieurement en chrétienté, selon son génie propre.

C'est ce que Nicolas veut pour son peuple et pour les confédérés. Il est en avance sur eux. Il voit déjà la Suisse. Sous son influence, le convenue de Stans marque un progrès dans le sens d'une confédération permanente. Malheureusement, la crise qu'il avait prévue : la révolution religieuse, la Réforme, vint arrêter ce développement, provoquer même un mouvement rétrograde : de confédération suisse, au sens précis du terme, il n'y en aura point avant l'acte de Médiation.

Quels sont les conseils que Nicolas donne à son peuple ? Ils sont simples comme lui, clairs comme son esprit, sûrs comme son expérience : la foi et l'union. Nicolas ne prêche point les réformes, à plus forte raison une révolution. Homme du rocher, c'est la tradition qu'il entend maintenir et ce sont les pères qu'il donne en exemple aux descendants. Il ne prêche pas non plus les aventures, mais la bonne garde autour du rocher : ne vous mêlez pas des querelles des autres. Ce n'est point la neutralité : ne commettons pas cet anachronisme, quand il s'agit d'un temps à qui cette notion était étrangère ; s'il s'était agi de la croisade, Nicolas eût été le premier à la prêcher. Mais, au milieu d'une chrétienté divisée et d'une Europe désaxée, il voulait maintenir, comme un point fixe, un point d'équilibre, son tout petit peuple, enclos de montagnes protectrices, dans un paysage qui rassure l'homme.

Son patriotisme est un patriotisme de paysan libre, de paysan de vieille race. Ce type d'homme est celui du mainteneur. Il est celui qui conserve et qui défend. Il ne cherche point d'agrandissement au delà de son horizon naturel, mais il a le sens profond, sacré, de la terre, de la famille, de l'héritage. Il est un féodal dans l'acception étymologique de ce mot dont la racine est le foedus, la parole donnée, le serment, l'honneur, la foi. Foi en Dieu et fidélité aux hommes qui ont la foi en Dieu.

Gonzague de REYNOLD

Cressier-sur-Morat, 9 juin 1945